CONSIDÉRATIONS

N° 28.

GÉNÉRALES

SUR LA FIÈVRE JAUNE,

OBSERVÉE DANS LES ANTILLES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 février 1824, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR FRÉDÉRIC BOUYER, de Nantes,

Département de la Loire-Inférieure,

Chirurgien entretenu de la marine au port de Brest, Bachelier ès-lettres.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1824.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

Messieurs	Messieurs
LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen	
ALIBERT.	FIZEAU.
BÉCLARD, *Examinateur.*	FOUQUIER.
BERTIN, *Suppléant.*	GUILBERT.
BOUGON.	LAENNEC.
BOYER.	MARJOLIN.
CAYOL.	ORFILA.
CLARION.	PELLETAN fils.
DENEUX.	RÉCAMIER, *Président.*
DÉSORMEAUX.	RICHERAND.
DUMÉRIL.	ROUX, *Examinateur.*
DUPUYTREN.	ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

CHAUSSIER.	LEROUX.
DE JUSSIEU.	MOREAU.
DES GENETTES	PELLETAN.
DEYEUX.	PINEL.
DUBOIS.	VAUQUELIN.
LALLEMENT	

Agrégés en exercice.

Adelon.	Kergaradec.
Alard.	Maisonnabe.
Arvers.	Moreau.
Breschet.	Murat.
Capuron.	Parent du Chatelet.
Chomel.	Pavet de Courteille.
Cloquet aîné, *Suppléant.*	Ratheau.
Coutanceau.	Richard.
e Lens.	Rullier, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Ségalas, *Examinateur.*
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR DELAPORTE,

Premier Chirurgien en chef de la marine au port de Brest, Chevalier des Ordres royaux de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur.

Puissiez-vous trouver dans cet hommage l'expression sincère d'un profond respect et d'une reconnaissance sans bornes que vos talens et vos bontés pour ma famille et pour moi m'ont depuis long-temps et pour toujours inspirés !

A MONSIEUR VILLARET DE JOYEUSE,

Capitaine de vaisseau, Chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur.

A MONSIEUR MASSIEU DE CLERVAL,

Capitaine de vaisseau, Chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur.

Daignez agréer, Commandans, ce respectueux témoignage de mon dévouement et de ma sincère gratitude pour toutes les marques de bienveillance dont vous m'avez honoré.

A MON MEILLEUR AMI,

LE SAULNIER DE LA COUR,

Lieutenant de vaisseau, Chevalier de la Légion-d'Honneur.

F. BOUYER.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LA FIÈVRE JAUNE,

OBSERVÉE DANS LES ANTILLES.

Synonymie.

PARMI les différens noms que l'on a donnés à la fièvre jaune, les uns furent tirés des lieux où elle exerça ses premiers ravages. C'est ainsi qu'elle fut désignée sous celui de *fièvre de Siam, des tropiques, de Kendal, de fièvre matelote.* Elle reçut les autres de l'analogie qu'elle parut présenter avec quelques affections morbides ; de là elle fut appelée *fièvre rémittente grave des climats chauds*, par JACKSON ; *fièvre maligne des Indes occidentales*, par MAKILTRICK ; *typhus grave*, *typhus icterodes*, par SAUVAGES ; *vomito prieto*, par les Espagnols ; *fièvre maligne jaune d'Amérique*, par MOULTRIE ; *causus*, par quelques auteurs ; *fièvre rémittente bilieuse des pays chauds*, par LIND. Celui de *fièvre jaune* est le plus généralement adopté par les médecins modernes ; mais, comme la plupart des précédens, il n'indique qu'un symptôme de la maladie, et tous ceux qui ont eu occasion de l'observer savent qu'elle existe souvent sans ictère.

Classification des nosologistes.

Devèze, en la plaçant parmi les bilieuses putrides des humoristes, la considère comme angioténique ataxique. Bailli la désigne sous le nom de *typhus miasmatique ataxique putride jaune*; Grimaud, sous celui de *fièvre bilieuse générale*. Selle, dans sa Pyrétologie méthodique, la considère comme une phlegmasie hépatico-gastrique. Baumes en fait une variété de son stuporisme. M. le professeur Pinel, dans la cinquième édition de sa Nosographie philosophique, la range dans les fièvres ataxiques, et pense que ce n'est qu'une fièvre gastro-adynamique, dont les variétés tiennent à la différence des climats, ainsi qu'à l'intensité plus grande des symptômes, par l'élévation plus ou moins considérable de la température. On l'a aussi considérée comme un mélæna, un choléra-morbus; et quelques auteurs ont pensé que ces maladies n'étaient que la fièvre jaune dégénérée. M. Pariset croit que celle qui a long-temps ravagé la côte de Coromandel, depuis Calcuta jusqu'à Pondichéri, ainsi que les îles de France et de Bourbon, a la plus grande analogie avec la fièvre jaune. Les fièvres de Madagascar me paraissent présenter avec elle quelques traits de ressemblance. Lind et Pringle considèrent les affections bilieuses, estivales et automnales comme le premier degré de cette affection. Un grand nombre de médecins, dont l'autorité n'est pas moins recommandable, la regardent comme une phlegmasie de l'appareil digestif. M. l'inspecteur du service de santé de la marine observe que, si elle tient « à toutes ces maladies par quelques phénomènes, elle en « diffère encore sous plusieurs rapports; ce qui lui donnerait un « caractère particulier, et conduirait à en faire une maladie spéciale, « peut-être hémorrhagique (*morbus flavus hæmorrhagicus*).» M. *Chabert*, médecin de la Nouvelle-Orléans, auteur d'un mémoire sur la fièvre jaune, la considère comme une maladie spasmodique dans sa première période, phlegmasique dans sa deuxième, et comme spasmodico-phlegmasique dans sa troisième.

Étiologie.

C'est souvent au milieu de la santé la plus florissante que les marins arrivant dans les Antilles sont attaqués de la fièvre jaune; et ils sont d'autant plus exposés à la contracter qu'ils ont passé plus promptement, après avoir quitté l'Europe, d'une température basse à une température très-élevée. N'étant point accoutumés à l'influence nouvelle à laquelle ils se trouvent soumis d'une manière subite, la peau devient chez eux un centre d'activité où aboutit une augmentation considérable des propriétés vitales, d'où naissent une diminution sensible dans la sécrétion de l'humeur qui lubrifie les surfaces muqueuses gastro-intestinales, et une susceptibilité plus grande de leur système nervoso-sanguin, en raison de l'étroite connexion qui existe entre elles et le système dermoïde; aussi l'estomac, l'un des principaux foyers de la vie et de la sensibilité, et l'un des organes les plus impressionnables, est-il ordinairement celui sur lequel les diverses causes morbides exercent leur action primitive, tandis que les autres ne sont que secondairement ou sympathiquement affectés; quelquefois cependant c'est la vie elle-même qui est primitivement attaquée dans sa source.

Les causes les plus ordinaires de la fièvre jaune sont, l'élévation de la température jointe à l'humidité de l'atmosphère, l'habitation dans les lieux bas et marécageux, l'encombrement d'un grand nombre d'hommes dans un espace resserré, comme l'entrepont des vaisseaux, le défaut de propreté et de ventilation, la saison de l'hivernage, l'arrivée d'un grand nombre d'Européens aux colonies à cette époque, l'influence de vents de sud, sud-ouest et d'ouest, les travaux immodérés, surtout pendant la grande chaleur du jour, l'exposition aux rayons solaires, l'abus des liqueurs spiritueuses et des limonades au punch, ainsi que celui des boissons froides lorsque le corps est très-échauffé; les excès dans les plaisirs de l'amour et de la table, la crainte, la colère et toutes les passions tristes, l'impression vive et subite du froid sur la surface de la peau, un tempérament sanguin, une consti-

tution athlétique : telles sont les causes générales de la fièvre jaune, qui peuvent être prédisposantes ou occasionnelles, soit par leur plus ou moins grande intensité, soit par leur continuité ou leur simultanéité d'action.

Première période. Quoiqu'on observe rarement de transition graduée entre les symptômes des diverses périodes de la fièvre jaune, la plupart des médecins lui en ont admis trois, les croyant indispensables à son histoire, ainsi qu'à sa thérapeutique.

L'invasion de la fièvre jaune est ordinairement subite. Les symptômes qui la caractérisent à cette époque, tels qu'une céphalalgie sus-orbitaire, quelquefois accompagnée d'assoupissement ou d'un état comateux, la sécheresse et la chaleur de la peau, l'élévation et la fréquence du pouls, la rougeur des conjonctives, l'amertume de la bouche, des nausées, des vomissemens, l'état de la langue, qui est ordinairement rouge sur ses bords ainsi qu'à sa pointe, et blanche dans le reste de son étendue, la sensibilité de l'épigastre, quelquefois un état de diarrhée ou de constipation, l'inquiétude et l'accablement; tous ces symptômes, dis-je, prennent souvent dès leur apparition un caractère très-intense ; mais ils sont cependant quelquefois précédés de prodromes, tels que l'anorexie, l'amertume de la bouche, un sentiment de pesanteur à l'épigastre, des douleurs lombaires, un embarras intestinal, un état de sécheresse et de chaleur à la peau, quelquefois accompagné d'un léger mouvement fébrile, lesquels forment une époque de la maladie que M. le docteur *Dubreuil* appelle avec raison *période d'opportunité*; car c'est évidemment pendant sa durée que l'on peut attendre le plus de succès des moyens que l'on met en usage pour combattre les effets destructeurs de la fièvre jaune, et que l'on parvient par une médication appropriée à en changer le caractère, ou bien à la faire avorter, si je puis m'exprimer ainsi.

Deuxième période. Le commencement de la seconde période est quelquefois marqué par un état apparent d'amélioration qui succède

d'une manière subite à un grand orage; mais il n'est, le plus ordinairement, qu'un calme trompeur, qui cependant n'en impose jamais à un observateur éclairé. J'ai souvent eu occasion d'entendre M. le docteur *Lefort*, médecin en chef de la marine au Fort-Royal (île Martinique), dans des cas de cette nature, porter un prognostic fâcheux sur l'issue de la maladie lorsque tout semblait devoir donner aux assistans les plus grandes espérances. A cette époque la peau est quelquefois dans un état de moiteur; la chaleur est moins considérable, la céphalalgie moins intense; les yeux sont moins rouges, le teint moins coloré; le malade ne fait plus que rarement entendre ses plaintes. Mais, bientôt après, la sensibilité paraît anéantie; il tombe dans un état d'affaissement général, il paraît préoccupé; la peau reprend sa sécheresse et sa chaleur, qui est âcre au toucher; elle change de couleur. L'ictère, qui d'abord était borné aux ailes du nez, ainsi qu'aux conjonctives et au menton, devient général; ce qui arrive quelquefois tout à coup : le pouls est très-faible, et souvent plus lent que dans l'état naturel; la rougeur des yeux disparaît; les dents se couvrent de fuliginosité; la soif devient intense; les boissons les plus douces sont rendues par le vomissement immédiatement après leur ingestion dans l'estomac, lequel est ordinairement le siége d'une vive douleur; les vomissemens se renouvellent avec plus de fréquence; les vaisseaux capillaires de la surface muqueuse de l'estomac laissent exhaler une petite quantité de sang qui se mêle avec l'humeur, qu'elle sécrète, ainsi qu'avec la bile. Les matières rejetées par les vomissemens changent alors de couleur; de verdâtres qu'elles étaient d'abord, elles deviennent brunes et noires, et ressemblent ordinairement à du marc de café; les déjections alvines ont souvent le même aspect; les malades sont plongés dans un état d'inquiétude et d'anxiété extrêmes.

L'état de faiblesse qui survient au commencement de cette période doit être considéré comme la suite naturelle et ordinaire d'une irritation profonde située sur la muqueuse gastro-intestinale, et paraît être plutôt une oppression des forces qu'une véritable

prostration. Tous les chirurgiens de la marine qui ont eu occasion de suivre la clinique de M. le docteur *Lefort* à la Martinique ont été témoins des heureux résultats que ce praticien distingué obtient souvent dans ce cas de l'usage de la saignée.

Troisième période. Dans la troisième période, les symptômes qui caractérisent les deux premières semblent être confondus, et sont portés au plus haut degré d'intensité. Cet état commence quelquefois le quatrième ou le cinquième jour, et se termine le plus ordinairement d'une manière funeste le cinquième, septième ou neuvième jour, quelquefois plus tôt. Mais cependant la fièvre jaune semble avoir perdu ce caractère effrayant qu'elle avait autrefois. On a vu à Saint-Domingue, ainsi qu'en Espagne, des hommes, doués de la santé la plus parfaite, être frappés de mort, comme par un coup de foudre, dans l'espace de quelques heures. Ces exemples sont très-rares actuellement, et pendant le long séjour que j'ai fait aux Antilles je n'en ai observé aucun de ce genre. A cette époque de la maladie, toutes les espérances s'évanouissent, et il est douloureux d'avouer que toutes les ressources de l'art sont presque toujours impuissantes. Les traits se décomposent, le délire survient, le pouls est alors petit, quelquefois intermittent, les vomissemens sont continuels, les douleurs de l'épigastre sont insupportables, le ventre se durcit, se météorise ; les hoquets, les soubresauts des tendons surviennent également ; les douleurs lombaires acquièrent une intensité plus grande ; des sueurs partielles froides et grasses s'établissent sur quelques points de la surface du corps, particulièrement à la face et à la poitrine ; les parties les plus éloignées du centre circulatoire se refroidissent les premières, le froid gagne successivement celles qui en sont les plus voisines, et la mort vient terminer ces horribles souffrances.

Prognostic.

Quelques-uns des symptômes de la fièvre jaune sont constans; tels que la céphalalgie sus-orbitaire, les douleurs de l'estomac, le lumbago, les vomissemens noirs; mais il n'en est pas ainsi de l'ictère, lequel n'existe pas toujours, ou n'est que partiel, ou bien encore ne survient que quelques instans avant la mort. Ce dernier accident est d'autant plus redoutable qu'il survient à une époque plus voisine du début de la maladie. Plus la température est élevée, surtout lorsque cette dernière est jointe à l'humidité, comme cela à lieu le plus ordinairement dans la saison de l'hivernage, plus le danger est grand. Un traitement mal dirigé, surtout au début de la fièvre jaune, peut donner lieu aux suites les plus funestes. Plus les symptômes se succèdent avec rapidité et plus ils présentent d'anomalies, moins on doit compter sur une heureuse issue de la maladie; mais lorsqu'au contraire ils suivent une marche régulière, et qu'ils offrent peu d'intensité, on peut concevoir quelque espérance. On a regardé la perte de la vue, ainsi que celle de l'ouïe, comme des signes d'un sinistre présage. La suppression des urines est constamment un symptôme mortel. Les crises qui s'établissent par les selles ou par les sueurs dans la deuxième période sont d'un heureux augure : il en est de même des hémorrhagies qui surviennent pendant la première période; plus tard, elles sont défavorables.

Cependant notre confrère le docteur *Deverre* observe dans sa thèse, sur la fièvre jaune, que, dans l'épidémie qui régna à la Martinique en 1818, les hémorrhagies nasales qui survenaient du troisième au quatrième jour étaient presque toujours funestes, tandis que plusieurs ont été critiques à cette même époque en 1821.

Traitement.

Il n'est peut-être pas de maladie sur laquelle les opinions relatives au traitement aient été plus divisées. Pendant le cours des deux longues stations que j'ai faites aux Antilles sur la frégate *l'Eurydice* et la corvette *l'Euryale*, si les observations que j'ai recueillies sur la fièvre jaune m'ont fait acquérir la douloureuse conviction que trop souvent, par la rapidité de sa marche, l'intensité de ses symptômes, elle oppose une barrière insurmontable à tous les moyens que l'on emploie pour combattre ses funestes effets, j'en ai aussi retiré l'idée consolante que, pour en préserver les équipages, on trouve souvent dans l'hygiène des ressources efficaces, et que dès son invasion, et pendant la durée de sa première période, on peut compter sur quelques succès des moyens convenables que l'on met en usage. Plusieurs médecins ont vanté tour à tour diverses méthodes de traitement. Les uns ont employé dès le début de la maladie les toniques et les excitans les plus énergiques; les autres ont eu recours, à cette même époque, aux vomitifs et aux purgatifs. *Robert Jackson* a fait usage de ces derniers, ainsi que de l'émétique en lavage; il a employé aussi la saignée, mais seulement le deuxième jour, quelquefois le troisième. Aussi, s'il n'a pas retiré de ce moyen tout le succès qu'on doit en attendre, n'est-ce pas parce qu'il l'a souvent employé trop tard? *Valentin* a obtenu d'heureux résultats de l'usage des émolliens, des purgatifs et des laxatifs, ainsi que des frictions irritantes sur la surface du corps, lorsque les symptômes inflammatoires montraient peu d'intensité. En examinant sommairement la manière d'agir de ces médicamens sur l'économie, on peut rendre à chacun la part des vertus qu'on leur a attribuées. Les toniques peuvent, après l'absorption de leurs molécules, développer le ton des organes sécréteurs et des surfaces exhalantes, ranimer la vitalité de ces appareils, rétablir énergiquement la transpiration insensible, et quelquefois même produire une diaphorèse abondante, dont la suppression peut avoir été

la cause déterminante des symptômes observés. Les excitans n'ont-ils pas également une action sudorifique? et ne peuvent-ils pas, en produisant l'exaltation des propriétés vitales de la peau, opérer une révulsion à l'égard des organes malades? J'ai souvent eu occasion d'employer avec succès dans les climats chauds une limonade au punch, ou un vin chaud canelé, dans des cas de coliques et de diarrhées récentes; et j'ai même vu, dans la dernière campagne que je viens de terminer sur la corvette *l'Espérance*, deux hommes atteints, le premier d'une irritation chronique de l'estomac caractérisée par des vomissemens fréquens, et le second d'une affection de même nature fixée sur le tube intestinal, lesquels étaient soumis depuis long-temps à un régime sévère, ainsi qu'à une médication que semblait requérir leur état; j'ai vu, dis-je, ces deux hommes recouvrer leur santé presque subitement à la suite d'un excès en vin et en liqueurs spiritueuses. Les purgatifs, étant mis en contact avec la surface muqueuse intestinale, la stimulent légèrement; les forces vitales sont appelées vers ce point, la chaleur et la sensibilité y sont portées à un plus haut degré que dans l'état naturel; et cette concentration de vitalité ne peut-elle pas également exercer une action révulsive à l'égard de l'irritation fixée dans l'estomac, sur le cerveau, ou tout autre organe? Quant aux émétiques, on sait qu'ils produisent d'abord une irritation instantanée sur les membranes muqueuses gastro-duodénales, dont ils augmentent l'action des propriétés vitales, et que, peu après leur ingestion dans l'estomac, ils suscitent dans l'économie vivante un ébranlement général, qui est ordinairement suivi d'une transpiration plus ou moins abondante. Ainsi ces médicamens, employés avec discernement et prudence dans des circonstances opportunes, peuvent produire d'heureux résultats; mais ils me semblent être contr'indiqués toutes les fois que la fièvre jaune n'est pas précédée de symptômes précurseurs, et que ceux qui caractérisent sa première période offrent trop d'intensité. Dans ce cas, la saignée me paraît être le seul moyen dont on puisse espérer quelques succès, et doit faire la base essentielle du traitement dans

une affection essentiellement inflammatoire, comme le prouve constamment l'autopsie cadavérique. Les saignées générales, du temps du père *Labat*, étaient un des moyens les plus efficaces ; et il assure n'avoir dû son salut qu'à leur emploi réitéré. Les avantages que j'ai vu en obtenir dans les hôpitaux de la Martinique, les succès non moins constans qu'en ont retirés plusieurs de mes collègues à bord de leurs navires dans un grand nombre de circonstances ; ceux que j'ai été assez heureux d'en obtenir moi-même sur la corvette *l'Euryale*, m'ont convaincu que, si l'on a trop abusé des évacuations sanguines, on les a aussi trop long-temps négligées. Je suis cependant loin de croire qu'elles soient toujours d'une nécessité indispensable, et que cette maladie puisse être soumise à un traitement exclusif ; mais je pense que tout le succès dépend de celui que l'on a mis en usage au commencement de la fièvre jaune, dont la marche est quelquefois si prompte, que le moindre retard dans l'administration de tel ou tel moyen peut donner lieu aux accidens les plus funestes ; tandis qu'employé dans un moment favorable, il peut en arrêter le développement.

M. *Chabert* pense qu'au début de la maladie, l'opium, employé intérieurement, et même en frictions sur les surfaces douloureuses, par un médecin instruit, suffit seul pour la faire avorter, et arrêter la marche des symptômes, en déterminant sur les surfaces muqueuses un sentiment de stupeur et de resserrement qui s'oppose à l'engorgement des capillaires sanguins et à l'inflammation, en favorisant une diaphorèse et une accumulation de sang dans les capillaires sanguins de la périphérie. Je ne mets nullement en doute les avantages que l'on a pu obtenir de ce médicament à la Nouvelle-Orléans, ainsi que de celui du café, que l'on a également employé ; mais je crois que ces derniers, comme la plupart des précédens, sont contr'indiqués toutes les fois qu'il existe des symptômes inflammatoires ; ce qui a lieu le plus fréquemment dès l'invasion de la fièvre jaune.

I.re OBSERVATION.

Le nommé Louis Lami, matelot de la corvette *l'Euryale*, âgé de vingt ans, d'un tempérament sanguin, éprouve dans la matinée du 13 février 1819 les symptômes suivans : pouls fort et fréquent; état de chaleur et de sécheresse de la peau, qui est âcre au toucher; céphalalgie sus-orbitaire très-intense, tuméfaction des paupières, rougeur des conjonctives, langue blanchâtre, état d'assoupissement continuel, douleurs vives dans les lombes, constipation. (Saignée du bras de douze onces, limonade tartarisée, lavement émollient.) Le soir, même état, point de selles, urines rares et rougeâtres. (Six sangsues aux régions temporales, bain d'enveloppe.) Un second lavement lui est administré sans plus de succès que le premier.) Nuit agitée. Le 14 au matin; légère rémission des symptômes, lesquels reprennent peu après leur première intensité; état comateux et constipation opiniâtre. (Lavement purgatif, huile de ricin, trois onces; limonade citrique; emplâtre de gomme ammoniaque à la nuque, bain de pieds sinapisé, frictions sur les lombes avec un liniment camphré.) Le soir, deux selles verdâtres, copieuses, après lesquelles l'état comateux se dissipe un peu dans la nuit. Le 15 au matin, le pouls était moins fort; la peau avait cependant encore conservé sa sécheresse et sa chaleur. L'épigastre devient le siége d'une douleur dont le malade ne s'était pas encore plaint, soit qu'il n'y eût pas avant cette époque d'inflammation à l'estomac, soit qu'elle existât simultanément avec celle de l'encéphale, et que cette dernière, par sa plus grande intensité, l'eût masquée au point qu'il ne pût en avoir la conscience; ce serait alors le cas d'appliquer cet aphorisme d'HIPPOCRATE : *Duobus doloribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.* Quelques vomissemens bilieux, dans lesquels on remarque des stries de sang, surviennent. (Ventouses scarifiées sur l'épigastre, eau gommeuse sucrée, lavemens emolliens.) Le soir, deux selles, de même nature que celles de la veille; la peau reprend sa souplesse; la

transpiration générale se rétablit ; l'état d'assoupissement, la tuméfaction des paupières, ainsi que la rougeur des yeux, se dissipent ; les vomissemens s'arrêtent. Cette amélioration se soutient pendant la nuit, et le 16 le malade entre en convalescence.

II.e OBSERVATION.

Le nommé Mathieu, maître charpentier de la corvette *l'Euryale*, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament éminemment sanguin et d'une constitution des plus vigoureuses, était depuis plusieurs jours occupé à terre au Fort-Royal (Martinique) à réparer nos embarcations. Eloigné de la surveillance de ses chefs, cet homme, naturellement enclin à abuser des liqueurs spiritueuses, put se livrer sans obstacle au goût qui le dominait. Mathieu avait en outre la mauvaise habitude de s'exposer nu-tête à l'ardeur du soleil, malgré toutes les observations qu'on lui eût adressées à ce sujet, dans la persuasion où il était qu'après avoir fait plusieurs longues stations dans les Antilles sans jamais y avoir été nullement indisposé il n'avait rien à redouter de l'influence de ce climat. Cependant, dans l'après-midi du 2 décembre 1819, je fus informé que Mathieu était tombé malade de la veille, dans la matinée, et que, quoiqu'il souffrît beaucoup, il avait continué son travail pendant une partie de cette journée, cherchant, comme il le disait, à vaincre le mal ; mais que, se trouvant accablé par l'intensité des douleurs, il s'était fait conduire le soir chez une mulâtresse, où il avait passé la nuit ; que cette femme, l'ayant cru atteint de la fièvre jaune, l'avait frictionné sur toute la surface du corps avec du suc de citron, et lui en avait fait prendre plusieurs fois intérieurement dans du thé. Lorsque je le vis, il offrit à mon examen les symptômes suivans : chaleur âcre avec sécheresse de la peau ; pouls fort et fréquent, vives douleurs dans les lombes, céphalalgie sus-orbitaire intense, assoupissement, conjonctives fortement injectées, langue couverte d'un enduit muqueux, jaunâtre dans son centre, légèrement

rouge sur ses bords, ainsi qu'à sa pointe; sentiment de pesanteur à la région épigastrique. (Saignée de dix onces, après laquelle il fut transporté à l'hôpital. Le soir, limonade tartarisée.) Il passa une nuit fort agitée. Le 3 décembre, tous les signes d'une congestion sanguine à la tête se manifestèrent avec le plus haut degré d'intensité. (Deux saignées de douze onces lui furent faites dans la journée; des ventouses scarifiées furent appliquées sur les régions temporales. Il fut purgé avec le calomélas et l'huile de ricin. Un lavement purgatif lui fut adminis tré.) Le soir il y eut une légère rémission, mais elle fut de peu de durée. La nuit tous les accidens reparurent; les hoquets, les vomissemens bilioso-sanguinolens se déclarèrent, et ne purent être calmés par l'usage d'une potion antispasmodique avec l'alcohol de musc et le sirop d'éther. Le lendemain 4, à cette période d'excitation avait succédé un affaissement extraordinaire. Une saignée lui fut cependant encore prescrite, après laquelle le pouls parut se développer. La chaleur générale se ranima un peu; une légère moiteur s'établit sur la surface du corps; mais peu après le malade tomba dans un état de prostration extrême. La lenteur et la faiblesse du pouls, la décoloration de la face, le froid des extrémités, la suppression des urines, semblaient annoncer une mort prochaine. Un état de délire survint pendant la nuit, et le malade expira le cinquième jour, à dix heures du matin, après une agonie violente.

Autopsie.

Habitude extérieure du corps. La surface extérieure du corps offrait une légère teinte ictérique, survenue quelques instans avant la mort.

Cavité crânienne. Épanchement considérable de sang dans les ventricules du cerveau; système vasculaire de cet organe fortement injecté.

Cavité thoracique. Poumons, ainsi que le cœur, dans l'état sain.

Cavité abdominale. La muqueuse gastro-duodénale légèrement

phlogosée ; l'estomac contenait une grande quantité de matières semblables à celles qui avaient été rejetées par les vomissemens ; le foie présentait cette couleur naturelle chez les ivrognes ; la vésicule biliaire était gorgée d'une humeur d'un jaune-verdâtre, épaisse, poisseuse ; la vessie était contractée, racornie, et entièrement vide, quoique le malade n'eût pas uriné depuis trois jours.

Première épidémie.

La fièvre jaune régnait aux Antilles, dans le mois de novembre 1816, lorsque la frégate *l'Eurydice* y arriva pour prendre le commandement de la division stationnée dans ces mers. Huit jours s'étaient à peine écoulés sur les rades du Fort-Royal et de Saint-Pierre (Martinique), qu'un grand nombre de marins de notre équipage éprouvèrent, à la suite de quelques travaux forcés durant la chaleur du jour, une céphalalgie plus ou moins intense, un état de sécheresse et de chaleur à la peau, de l'élévation et de la fréquence dans le pouls, des douleurs lombaires, de l'amertume à la bouche, des nausées, des envies de vomir, ainsi qu'un sentiment de pesanteur à l'épigastre : la langue était ordinairement couverte d'un enduit muqueux jaunâtre. Lorsque la fièvre jaune offre peu d'intensité, ces symptômes sont ceux qui la caractérisent à son début ; ils sont sans doute communs aussi à toutes les fièvres bilieuses des climats chauds en général ; mais ces dernières ne doivent-elles pas être considérées comme tenant le milieu entre l'embarras gastrique, le choléra-morbus et la fièvre jaune, qui semblent en être le plus haut degré? et les différences que ces maladies présentent entre elles ne sont-elles pas seulement relatives à ce degré, à la variété des climats sous l'influence desquels elles se développent, à la constitution médicale de ces climats, à la saison, ainsi qu'au tempérament, à l'âge, au sexe, etc.?

M. le docteur *Dubreuil*, chirurgien-major de *l'Eurydice*, employa avec le plus grand succès, contre les symptômes ci-dessus énoncés, la poudre d'ipécacuanha ; mais il l'administrait beaucoup moins

dans l'intention de provoquer le vomissement qu'afin de changer l'état actuel des propriétés vitales, et de rétablir l'équilibre entre les vaisseaux exhalans en imprimant une secousse générale à tout l'organisme. Les résultats heureux qu'il obtint de ce médicament surpasserent souvent ses espérances. Son usage fut généralement secondé de bains d'enveloppe, de frictions sur toute la surface du corps avec de l'eau-de-vie camphrée chaude, ainsi que d'une légère infusion théiforme de sauge ou de fleurs de sureau, ou d'une simple limonade citrique pour boisson. Et je crois pouvoir affirmer que c'est à cette médication bien ordonnée, ainsi qu'à l'empressement que mit toujours M. *Dubreuil* à traiter avec soin les moindres indispositions dès leur début, que l'on doit particulièrement attribuer la conservation de l'équipage de *l'Eurydice* pendant une longue station dans les Antilles, durant laquelle plusieurs bâtimens de la division perdirent un grand nombre d'hommes par la fièvre jaune, tandis que nous n'eûmes à regretter à bord de cette frégate que la mort d'un de nos collègues, lequel encore fut victime, je crois, d'une imprudence qu'il commit.

III.e OBSERVATION.

Si les vomitifs administrés lorsque la membrane muqueuse de l'estomac est dans un état voisin de l'inflammation, peuvent, par l'ébranlement général qu'ils produisent sur l'organisme, opérer souvent une révulsion favorable de l'intérieur à l'extérieur, ils contribuent plus souvent encore, particulièrement dans les climats chauds, à l'accroissement des accidens, toutes les fois que l'appareil digestif est le siége d'une inflammation bien caractérisée.

M. *Leroux*, officier de santé de la marine, âgé de dix-neuf ans, d'un tempérament sanguin et d'un caractère fort gai, apres s'être exposé à l'ardeur du soleil et avoir commis un écart de régime, éprouva un soir, sur la fin de novembre 1816, une céphalagie dont il ne se plaignit pas en arrivant à bord; elle augmenta d'intensité durant la nuit, et fut accompagnée le lendemain matin de

fièvre avec sécheresse et chaleur à la peau, de nausées, d'envies de vomir. L'épigastre n'étant nullement douloureux, on lui conseilla de prendre quelques grains d'ipécacuanha, qu'il refusa. Le soir, une légère douleur se fit ressentir dans cette région, les envies de vomir devinrent plus fréquentes, la fièvre plus intense; le malade prit à cette époque, sans consulter personne, vingt-cinq grains d'ipécacuanha en une seule dose. Peu après, les violens efforts qu'il fit pour vomir lui occasionnèrent des tiraillemens douloureux dans tout l'abdomen, et particulièrement dans l'estomac; les symptômes inflammatoires marchèrent avec rapidité malgré l'emploi de la saignée et des boissons adoucissantes. Les vomissemens noirs, une légère teinte ictérique partielle des conjonctives et des ailes du nez survinrent sur la fin du troisième jour. A ces accidens succèda, le quatrième, un état adynamique, contre lequel les toniques les plus puissans n'eurent aucun succès; et la mort arriva dans la matinée du cinquième jour après, de violentes convulsions.

IV.e OBSERVATION.

Le plus ordinairement, comme je l'ai déjà observé, les symptômes inflammatoires qui se développent dès l'invasion de la fièvre jaune contr'indiquent les excitans et les vomitifs, et réclament les saignées locales et générales; mais dans ces circonstances elles sont d'autant plus avantageuses qu'elles ont été employées à une époque plus voisine de son début; et il arrive quelquefois que, lorsqu'elles ont été différées d'un jour, de quelques heures même, elles ne peuvent arrêter les progrès de cette horrible maladie. Le nommé Mathieu, aide canonnier de *l'Euryale*, âgé de vingt-trois ans, d'un tempérament sanguin, d'une forte constitution, après un repas copieux, se jeta imprudemment à la mer pour se baigner, le 2 février 1819, à onze heures du matin (le thermomètre de Réaumur marquait ce jour au Fort-Royal, île de la Martinique, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi, vingt-six degrés, exposé à l'ombre et au nord). Il éprouva le soir un sentiment de malaise général, accom-

pagné d'un léger mouvement fébrile, qui augmenta d'intensité, et auquel se joignit une vive douleur à l'épigastre durant la nuit, qu'il passa à terre. Le lendemain, dans la journée, lorsqu'il vint à bord, il offrit à mon examen les symptômes suivans : pouls plein et fréquent, peau sèche et brûlante, face rouge, conjonctives fortement injectées, tuméfaction des paupières, qu'il ne pouvait entr'ouvrir; état d'assoupissement continuel ; langue blanchâtre et légèrement rouge sur ses bords, dyspnée, douleurs déchirantes à l'épigastre, envies de vomir. (Saignée du bras, six sangsues aux régions temporales, huile de ricin, trois onces). Peu après, trois selles copieuses fétides. Dans la journée, l'état de sécheresse et de chaleur de la peau persistant, bain d'enveloppe) : légère rémission des symptômes. Le soir, retour de tous les accidens. (Envoyé à l'hôpital.) Nuit agitée. Le 4, état comateux ; la sensibilité de l'épigastre était portée au plus haut degré; quelques vomissemens bilieux mêlés de stries de sang survinrent. (Ventouse scarifiée sur la région douloureuse, potion antispasmodique avec l'alcohol de musc et le sirop d'éther, emplâtre de gomme ammoniaque à la nuque, nouvelle saignée du bras). Etat de délire la nuit. Le 5, ictère partiel des conjonctives et des ailes du nez, sueurs partielles froides et grasses, vomissemens noirs, suppression des urines. Mort à deux heures de l'après-midi.

Autopsie.

Cavité crânienne. Épanchement de sang considérable dans les ventricules du cerveau, système vasculaire de cet organe fortement injecté.

Cavité thoracique. Poumons gorgés de sang, épanchement du même fluide entre les lames du médiastin antérieur.

Cavité abdominale. La muqueuse de l'estomac, ainsi que celle des intestins grêles, du duodénum surtout, phlogosées et recouvertes d'une matière noire, semblable à celle des vomissemens ; vésicule biliaire gorgée d'une humeur noire et épaisse, rien de particulier dans les reins, vessie racornie et presque entièrement vide d'urine.

Deuxième épidémie.

Pendant un séjour de près de deux ans dans les Antilles, sur la corvette *l'Euryale*, je n'avais eu à traiter que quelques affections peu graves, le plus ordinairement caractérisées par une irritation plus ou moins intense des organes digestifs, et je n'avais observé qu'un très-petit nombre de fièvres jaunes développées sporadiquement parmi les gens de notre équipage, lorsque le bâtiment, ayant été contraint par une voie d'eau d'entrer dans le cul-de-sac du Fort-Royal pour être disposé à abattre en carène, une épidémie s'y déclara dans le mois de septembre 1820. A cette époque, a chaleur était excessive à la Martinique; le thermomètre de Réaumur montait souvent jusqu'au vingt-cinquième ou vingt-sixième degré de dix heures à deux heures de l'après-midi. Cette élévation de la température, jointe à l'humidité, l'influence pernicieuse des miasmes qui s'élèvent habituellement des environs de ce mouillage, les travaux actifs que nécessitait une réparation indispensable, l'odeur infecte exhalée de la cale, dont on avait été forcé d'enlever le lest, telles furent les causes qui donnèrent lieu à cette épidémie, laquelle fut caractérisée par les symptômes généraux ci-après : pouls fort et fréquent, état de sécheresse et de chaleur de la peau, vives douleurs dans les lombes, céphalalgie tellement violente, qu'un grand nombre d'hommes comparaient les douleurs qu'ils éprouvaient à celles qu'auraient pu leur occasionner des coups de masse sur la tête, conjonctives fortement injectées, face rouge, langue ordinairement blanche dans son centre et rouge sur ses bords, ainsi qu'à sa pointe; nausées, envies de vomir; sentiment de pesanteur et de douleur à l'épigastre, coliques, accablement, anxiété. Sur cent hommes composant l'équipage de la corvette *l'Euryale*, il n'y en eut pas dix qui n'éprouvèrent les symptômes indiqués, à quelques différences près, dans leur intensité, relatives à leur tempérament, ainsi qu'à leur constitution physique et morale. Les officiers n'en furent point épargnés. Les marins qui en furent les premiers atteints furent ceux qui travaillaient dans la cale

et l'entrepont ; les gabiers, ordinairement occupés sur le pont et dans les hunes, les ressentirent les derniers, sans doute parce qu'ils se trouvaient plus éloignés du foyer d'infection, ou qu'étant doués d'une constitution généralement plus vigoureuse que les autres hommes de l'équipage, leurs organes avaient réagi avec plus de force sur l'action des diverses causes morbides environnantes.

Le petit nombre de faits que j'ai recueillis et observés sur la fièvre jaune sont sans doute insuffisans pour fixer mes idées d'une manière certaine sur le traitement qu'il convient de lui opposer dans tous les cas ; mais j'avoue que je crois devoir attribuer particulièrement, dans celui-ci, la conservation de plusieurs hommes de l'équipage de *l'Euryale* aux saignées générales et locales que je leur ai faites à presque tous : elles furent quelquefois renouvelées à l'hôpital du Fort-Royal, où j'envoyais mes malades immédiatement après leur avoir donné les premiers soins. Les sangsues ou les ventouses scarifiées, appliquées aux régions temporales, faisaient disparaître presque subitement la céphalalgie, lorsqu'elle avait résisté aux saignées générales ; et ces dernières étaient presque toujours suivies d'une diaphorèse plus ou moins abondante Les évacuations sanguines, secondées de l'usage de doux purgatifs, tels que le calomélas et l'huile de ricin, arrêtèrent la marche des accidens dans l'espace de vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures, et produisirent les plus heureux résultats.

Il n'y eut qu'un très-petit nombre de malades qui éprouvèrent des vomissemens bilieux mêlés de quelques stries de sang, auxquels on opposa avec succès l'application des ventouses scarifiées sur l'épigastre, ainsi que les boissons adoucissantes. Ils revenaient presque tous à bord peu de jours après leur entrée à l'hopital ; mais la plupart d'entre eux essuyèrent des rechutes dès qu'ils furent de nouveau soumis à l'action des miasmes exhalés de la cale, que je crois avoir été la cause déterminante de l'épidémie. L'exemple suivant me paraît propre à appuyer cette opinion.

Manquant d'hommes nécessaires pour achever les travaux entre-

pris, et que l'on ne pouvait abandonner, on nous envoya de la goëlette *l'Espérance* une corvée de douze matelots qui jouissaient depuis très-long-temps d'une bonne santé. Dès leur arrivée à bord, plusieurs d'entre eux éprouvèrent les mêmes symptômes, et deux jours s'étaient à peine écoulés qu'ils furent tous envoyés à l'hôpital sans exception.

Troisième épidémie.

Quelques médecins ont pensé, entre autres M. le docteur *Pariset*, ainsi que M. l'inspecteur du service de santé de la marine, que le germe de la fièvre jaune avait de l'aptitude à se conserver dans les organisations pendant un temps plus ou moins long, et que cette maladie pouvait se développer spontanément sous l'influence de certaines conditions. Le fait suivant semble propre à donner quelque fondement à cette opinion. La frégate *la Gloire*, la flûte *le Tarn*, les corvettes *l'Olivier* et *l'Euryale*, sous le commandement de M. l'amiral Dupéré, partirent de Saint-Pierre (Martinique), le 15 juillet 1819, pour se rendre à Terre-Neuve, où ces bâtimens devaient passer une partie de la mauvaise saison des Antilles. Etant par la hauteur des îles Bermudes, où nous arrivâmes douze jours après avoir quitté la Martinique, nous fûmes pris d'un calme profond qui dura trois ou quatre jours, au bout desquels nous parvînmes à peine à perdre la terre de vue. Quoique la plus grande dilatation du mercure ne dépassât pas le vingt-unième ou vingt-deuxième degré de *Réaumur*, la chaleur était accablante. Plusieurs hommes de la corvette *l'Euryale* en furent incommodés ; ils éprouvèrent un état de malaise général, de l'anorexie, une céphalalgie sus-orbitaire, généralement peu intense, accompagnée chez quelques-uns d'entre eux d'un léger mouvement fébrile, d'anxiété, d'accablement. Quoique ces symptômes soient quelquefois les avant-coureurs de la fièvre jaune, je confesse que j'étais d'autant plus éloigné d'y penser que cette maladie ne régnait que sporadiquement dans les Antilles au moment où nous les avions quittées ; que depuis long-temps il ne s'en était développé aucune

parmi les équipages composant notre division, et que ces symptômes, que font disparaître le plus ordinairement une diète sévère, les boissons adoucissantes ou légèrement laxatives, sont ceux que l'on observe le plus fréquemment à bord des navires, dans tous les climats situés entre les tropiques et l'équateur. Cependant le nommé Lamendour, matelot, âgé de vingt-deux ans, éprouva tout à coup, le 27 juillet 1819, de vives douleurs dans les articulations, ainsi que dans les lombes, lesquelles furent immédiatement suivies des symptômes suivans : chaleur âcre à la peau; pouls dur et fréquent; céphalalgie sus-orbitaire intense, avec rougeur des conjonctives; langue rouge sur ses bords, ainsi qu'à sa pointe, couverte d'un enduit muqueux jaunâtre, dans le reste de son étendue; vives douleurs dans la région épigastrique, nausées, vomissemens bilieux. (Eau gommeuse sucrée, légèrement acidulée avec le suc de citron; bains d'enveloppe, frictions sur toute la surface du corps avec l'alcohol camphré.) Le soir légère rémission des symptômes. La nuit fut assez calme. Mais le 28 tous les accidens prirent un plus haut degré d'intensité. (Saignée du bras de douze onces, eau gommeuse.) Constipation depuis trois jours. (Lavement émollient.) Point de selles, urines rougeâtres. Nuit agitée. Le 29, la peau avait conservé sa sécheresse et sa chaleur; la sensibilité de l'épigastre était portée au plus haut degré par les efforts des vomissemens, qui se succèdaient avec plus de fréquence. (Potion anti-émétique de *Rivière*, eau gommeuse, ventouse scarifiée sur la région épigastrique, nouvelles frictions spiritueuses, particulièrement sur les lombes; lavement purgatif.) Peu après, une selle copieuse. Le soir, la céphalalgie était moins violente; le pouls offrait un peu plus de souplesse et moins de fréquence; la peau, quoique encore sèche, était moins brûlante; les urines étaient moins rouges. Cette amélioration se soutint durant la nuit; le lendemain matin une légère moiteur s'établit sur la surface du corps, laquelle fut bientôt suivie d'une transpiration générale, ainsi que de deux selles bilieuses; et le quatrième jour la maladie fut jugée.

Aussitôt notre arrivée sur la rade de Saint-Pierre (Terre-Neuve), j'appris que plusieurs marins des autres bâtimens avaient éprouvé des symptômes analogues à ceux que j'avais observés dans l'équipage de *l'Euryale*, et que quelques-uns d'entre eux avaient été victimes de la fièvre jaune. *Le Tarn* et *l'Olivier* perdirent douze hommes, tant à la mer que dans le lazaret qui fut établi à terre pour recevoir les malades de la division; la frégate *la Gloire* n'eut à regretter qu'un seul homme.

Quoique le thermomètre eût descendu presque subitement du vingt-deuxième degré au-dessous du quatorzième, la maladie ne cessa cependant pas aussitôt d'exercer ses ravages; ce ne fut que quinze jours environ après notre arrivée au mouillage, durant lesquels la température varia du quatorzième au dixième degré, qu'elle se dissipa entièrement. Ce qui prouve d'une manière incontestable, comme l'observe M. l'inspecteur *Keraudren*, que la fièvre jaune peut continuer de régner sur les vaisseaux jusqu'à leur arrivée en France sous l'influence d'une température beaucoup au-dessous du vingt-deuxième degré.

J'ai observé, en parlant de la première épidémie de *l'Euryale*, qu'un grand nombre de marins de cette corvette avaient éprouvé des rechutes, et que je croyais devoir les attribuer particulièrement à une cause d'infection locale; mais je pense également que le régime auquel on est obligé de soumettre les hommes à bord des bâtimens, étant bien différent de celui des hôpitaux, contribua aussi un peu à les favoriser Celles qui survinrent parmi les marins de notre équipage n'offrirent que chez un très-petit nombre le caractère d'intensité qu'avait présenté le commencement de l'épidémie. Des irritations chroniques de l'estomac ou du tube intestinal, quelques fièvres intermittentes furent les maladies consécutives auxquelles la plupart des hommes de *l'Euryale* se trouvèrent en proie après un mois et demi de séjour au Fort-Royal, ainsi qu'à Saint-Pierre (Martinique).

M. Villaret de Joyeuse, commandant cette corvette, saisissant

toujours avec empressement l'occasion d'assurer le bien-être des hommes qui lui sont confiés, auquel j'eus l'honneur d'observer qu'un changement de domicile pourrait peut-être produire un heureux effet sur la santé de notre équipage, sollicita et obtint de M. l'amiral Dupéré de se rendre aux Saintes (îles situées entre la Dominique et la Guadeloupe). Nous y arrivâmes le 9 novembre 1820. Notre premier soin fut d'établir de suite un hôpital à terre, où nos malades furent conduits immédiatement. Peu de jours suffirent pour produire une amélioration sensible dans leur etat, et à l'aide d'un régime convenable, d'une médication appropriée à la nature de leurs maladies, ainsi que d'un exercice modéré, au bout d'un mois tous nos hommes furent en état de reprendre la mer. Pendant ce temps, on s'était occupé des moyens de sanification à bord de la corvette. Elle fut d'abord lavée à l'eau douce et asséchée par le moyen de réchauds remplis de braise et placés dans plusieurs parties du navire. Sa cale fut ensuite blanchie par deux couches de chaux; on y fit pendant plusieurs jours des fumigations de *Guyton-Morveau*, et ce ne fut que quinze jours après que ces opérations furent achevées que l'équipage retourna à bord. Le 3 décembre nous quittâmes les Saintes pour aller croiser sur les côtes de Porto-Rico, où nous restâmes une vingtaine de jours; ce qui acheva d'assurer le rétablissement de notre équipage. Parmi les causes qui y contribuèrent de la manière la plus puissante, je dois mettre au premier rang le courage dont se ranimèrent tous nos matelots dès qu'ils eurent quitté la Martinique. Lorsque nous effectuâmes notre retour dans cette colonie, sur la fin de décembre 1820, l'état sanitaire de notre équipage était on ne peut plus satisfaisant. Je quittai la corvette *l'Euryale* dans le mois de janvier 1821 pour embarquer sur la flûte *le Golo* allant à Rochefort; et peu après mon départ, *l'Euryale* reçut l'ordre d'aller en croisière. Une nouvelle épidémie s'y déclara spontanément; en trois jours les deux tiers de l'équipage furent sur les cadres, et quatre hommes, dont le chirurgien-major et l'infirmier, succombèrent à la fièvre jaune avant que le brick pût rentrer au Fort-Royal.

« Dès son arrivée dans cette ville, tous les malades furent mis à l'hôpital, où plusieurs hommes moururent ; et la maladie, ne cessant point d'exercer ses ravages sur tous ceux qui restaient à bord de *l'Euryale*, on prit le parti de le désarmer et d'avoir recours aux moyens désinfectans (1). » (Extrait de la thèse du docteur *Péan*.)

Notre collègue le docteur *Péan* attribue la maladie de *l'Euryale* à la contagion, et cite dans sa thèse sur la fièvre jaune, à l'appui de son opinion, un fait qui semble sans doute lui être bien favorable. Mais ne peut-on pas penser que, pendant le court espace de temps qui venait de s'écouler depuis la première épidémie, la cause d'infection locale qui l'avait déterminée pouvait n'avoir été que seulement masquée, malgré tous les moyens de désinfection qui avaient été mis en usage, et qu'ayant repris une nouvelle activité, soit par les mouvemens du navire, soit par toute autre cause, elle a peut-être pu donner lieu à la seconde, et cela avec d'autant plus de facilité que son action avait à s'exercer sur des hommes affaiblis par des maladies antérieures, et par cela même, plus disposés à recevoir son influence délétère ?

La plupart des médecins des Etats-Unis et des Antilles ne croient point à la contagion de la fièvre jaune, et pensent que cette maladie n'est due ni à un virus spécifique, ni à des miasmes contagieux susceptibles d'être communiqués d'individu à individu, mais bien à des émanations ou miasmes délétères étrangers aux individus infectés, modifiés et rendus plus actifs par une chaleur intense, dont l'air devient le véhicule au moyen d'un certain degré d'humidité ; et que

---

(1) Le chlorure de chaux hydraté, que M. le professeur *Orfila* a employé avec succès pour dissiper l'odeur exhalée d'un cadavre exhumé un mois après l'inhumation, peut être, je crois, d'un grand avantage comme moyen désinfectant à bord des navires, lorsqu'une épidémie y a régné. Le chlorure de chaux se compose ainsi qu'il suit : 51,416 d'hydrate de chaux, 48,584 de chlore. Composition de l'hydrate de chaux : 100 de chaux ; 31,03 d'eau. En étendant cette liqueur de huit ou dix fois son volume d'eau, on en laverait toutes les parties d'un navire infecté.

la fièvre jaune est si peu contagieuse, qu'un ou plusieurs individus affectés de cette maladie, étant transportés hors du rayon qui sépare le foyer d'infection des lieux circonvoisins, ne sauraient dans aucun cas, la communiquer à des individus sains.

Je ne terminerai pas sans indiquer sommairement quelques-uns des moyens qui me paraissent contribuer le plus puissamment à la conservation de la santé des équipages dans les climats chauds. On ne saurait s'attacher trop particulièrement, à bord des vaisseaux, à traiter les moindres indispositions dès qu'elles se développent; étant négligées, elles peuvent donner lieu à des épidémies souvent meurtrières, surtout dans les climats chauds, où toutes les maladies ont généralement une marche plus rapide que dans les pays tempérés. Un moyen presque toujours certain de faire disparaître ces indispositions, c'est de s'éloigner de l'influence des causes qui ont pu les déterminer; et en prenant le large pendant quelques jours, il est rare qu'il ne s'opère pas une amélioration sensible dans la santé des équipages.

Comme il est toujours plus facile de prévenir les maladies que de les guérir, les soins hygiéniques ne sauraient trop fixer l'attention des officiers de santé de la marine. Les bâtimens dans les Antilles ne doivent pas rester trop long-temps au même mouillage; ils doivent faire de temps à autre des croisières de quelques jours, et c'est à de fréquens appareillages que plusieurs bâtimens stationnés pendant fort long-temps dans les colonies ont dû la conservation de leurs équipages.

Les manches à vent, dont on attribue l'invention aux Danois, employées à bord des vaisseaux, sont d'une utilité indispensable, et ne sauraient être trop multipliées. L'air qui s'y introduit tempère la chaleur intérieure, et purifie l'atmosphère en chassant les miasmes qui la corrompent. Lorsqu'elle est humide, il faut s'abstenir de laver les ponts; et dans cette circonstance on place avec avantage dans diverses parties des réchauds remplis de braise, ou bien encore des

vases remplis de potasse de soude ou de chaux, qui ont la propriété d'absorber le gaz acide carbonique et l'eau suspendue dans l'air. On doit avoir la précaution de faire de fréquentes fumigations de *Guyton-Morveau*, le gaz chlore étant le plus puissant de tous les moyens désinfectans. Le gaz nitrique, ainsi que les fumigations sulfureuses, offrent également quelque avantage. Quant aux substances résineuses et aromatiques que les anciens employaient, elles ne sont propres qu'à masquer l'odeur des miasmes, sans diminuer leur influence délétère; cependant, par leur propriété tonique, leur action sur nos organes peut les disposer à réagir avec plus de force sur les causes morbides environnantes; aussi ces fumigations peuvent-elles être de quelque utilité, quoiqu'elles ne purifient pas l'air.

La lumière offre également un avantage réel; aussi, à la mer, toutes les fois que le temps le permet, doit-on avoir le soin d'ouvrir les sabords des batteries, ainsi que les hublots de l'entrepont, qui était il y a peu de temps encore entièrement privé de jour; mais à bord de presque tous les bâtimens, aujourd'hui on a placé des verres lenticulaires dans cette partie basse, à la faveur desquels il y règne toujours un peu de clarté.

On doit avoir la précaution d'empêcher les hommes de dormir la nuit sur le pont, la fraîcheur qui règne à cette époque succédant à la chaleur accablante du jour, en resserrant les pores de la surface cutanée, supprime la transpiration, et peut produire, par la rétropulsion de cette dernière, des maladies souvent très-graves.

Il faut éviter, étant en sueur, de s'exposer à un courant d'air, surtout lorsqu'on a le corps couvert de cette éruption cutanée connue aux Antilles sous le nom de *bourbouilles* ou *de boutons chauds*, dont la répercussion est souvent mortelle.

Les bains froids contribuent aussi d'une manière puissante, dans les climats chauds, à l'entretien de la santé, en resserrant le tissu de la peau qui est dans une sorte d'épanouissement; ils diminuent la transpiration, dont la trop grande abondance peut être nuisible. Ils doivent être employés au moins une fois la semaine à l'aide

de bonnettes placées le long du bord, lorsque les circonstances le permettent.

Les hommes ne doivent point être vêtus trop chaudement; les vêtemens de coton sont ceux que l'on doit préférer; ils n'ont pas, comme ceux de toile de lin, l'inconvénient de se refroidir quand ils sont humides de sueur et que l'on se trouve exposé à un courant d'air; et j'ai souvent eu occasion d'observer moi-même l'impression désagréable que l'on en éprouve.

On ne saurait trop recommander que les marins, dans les temps pluvieux et humides, ne restent pas trop long-temps avec leurs habits mouillés sur le corps, et ces derniers ne peuvent séjourner sans inconvénient dans l'entrepont des vaisseaux. C'est dans ces circonstances qu'il convient de faire prendre aux équipages, dans la journée ou le soir, un verre de rum ou d'eau-de-vie, ou un punch chaud léger, qui, en ranimant le ton des organes digestifs, les disposent à réagir avec plus de force contre l'influence pernicieuse de l'humidité de l'air; et c'est à ce moyen, dans la longue campagne que je viens de terminer sur la côte méridionale de l'Amérique, ainsi que dans les Indes orientales, à bord de la corvette *l'Espérance*, que j'attribue en grande partie, pendant les longues traversées que nous avons faites, le bonheur de n'avoir point eu de malades, quoique pendant leur cours nous ayons souvent été exposés à des pluies abondantes durant plusieurs jours consécutifs.

On tâchera autant que possible de prévenir l'abus des liqueurs spiritueuses, ainsi que celui des fruits. On ne doit faire qu'un usage très-modéré de ceux qui contiennent un principe acide très-actif, comme l'ananas, la pomme d'acajou, la mangue, la pomme de Cythère, l'orange, la chadeck, le citron, etc.

L'abus des épices, dont les créoles font un fréquent usage sans inconvénient, étant habitués à leur action, peut être préjudiciable à des hommes nouvellement arrivés d'Europe, dont les organes ne sont pas dans les mêmes dispositions que ceux des précédens. Cet excès n'est propre qu'à dénaturer les alimens, à irriter les muqueuses digestives, et à les disposer à l'état inflammatoire.

L'usage habituel du café le matin, ainsi que celui d'une limonade au punch, au lieu d'eau pure, produisent dans les climats chauds un bienfait marqué; ils stimulent légèrement les organes gastriques; et raniment leur énergie vitale.

On doit s'attacher particulièrement à maintenir les hommes dans une activité constante; on en retire le double avantage de les empêcher de se livrer trop long-temps au sommeil dans le milieu des jours, ce qui affaiblit le corps, ainsi que de s'abandonner à l'ennui, suite inévitable de l'oisiveté; et ensuite, en occupant leur attention, on parvient à éloigner de leur âme la crainte que pourraient leur inspirer les maladies régnantes.

On ne doit point négliger non plus d'entretenir la gaîté parmi les équipages; aussi les chefs doivent-ils les encourager à se livrer aux plaisirs de la danse ou de tout autre exercice de corps.

C'est à l'aide de toutes ces précautions, observées avec soin, que l'on parvient à entretenir la bonne santé des gens de mer dans les climats chauds; c'est également aux améliorations qui ont été faites dans la marine depuis quelques années, à la bonne tenue des bâtimens et de leurs équipages, ainsi qu'à une discipline sévère, mais juste, que l'on doit attribuer le petit nombre d'épidémies de scorbut, de typhus et de dysenteries qui se développent maintenant à bord des vaisseaux pendant le cours de longues campagnes, et qui étaient malheureusement si fréquentes autrefois.

Je dois ajouter que la bonne qualité des vivres que l'on embarque actuellement contribue aussi d'une manière puissante au peu de fréquence de ces maladies. Les caisses en fer dont on se sert depuis quelque temps à bord des navires pour renfermer l'eau, ont non-seulement le précieux avantage de contribuer à sa conservation, mais encore celui de s'accommoder plus facilement aux formes de la cale, de tenir moins de place, et de permettre par conséquent de prendre une plus gande quantité de vivres (1).

(1) On a trouvé par l'analyse que l'eau qui a séjourné pendant quelque temps dans ces pièces contient une certaine quantité de protoxyde de fer et quelques

Il existe une infinité d'autres moyens prophylactiques qui sont d'une utilité non moins reconnue, et que l'on met journellement en usage à bord des navires ; mais je pense qu'il serait inutile de les énumérer tous. Le mémoire de M. l'inspecteur du service de santé de la marine, sur les soins à prendre pour conserver la santé des marins dans les ports et à la mer, ne laisse rien à désirer à ce sujet ; aussi n'ai-je eu d'autre intention que de faire connaître quelque-uns de ceux qui m'ont été plus utiles dans le cours de mes longs voyages ; et j'aurai atteint le seul but auquel j'aspire, si les célèbres professeurs de la faculté de médecine de Paris daignent accueillir ce faible essai avec bonté et m'honorer de leur indulgence.

---

particules de ce métal, qui, loin de lui donner des qualités nuisibles, la rendent propre à augmenter le ton des organes digestifs.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

II.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. *Ibid.*, *aph.* 29.

III.

In non intermittentibus febribus, si externa quidem frigida sint, interna verò urantur et sitim habeant, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 48.

IV.

Erysipelas foris quidem introverti, non bonum; intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

V.

Ab alvi profluvio dysenteria. *Sect.* 7, *aph.* 75.

VI.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.